

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 127

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : le sergent de ville
Autor: Balley, Berthe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257647>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LES MARCHANDS DE BESTIAUX

Leurs trucs

Les moyens frauduleux, les trucs, comme on dit, que peuvent employer les marchands de bestiaux pour tromper l'acheteur sur la valeur intrinsèque d'une vache ou d'un bœuf sont moins nombreux et plus faciles à évaluer que ceux pratiqués par tant de leurs confrères en maquignonnage, les marchands de chevaux.

Avant tout, les uns et les autres s'attachent à faire passer leurs bêtes pour moins vieilles qu'elles ne le sont. Mais, chez les bovidés, il n'y a pas que les dents qui indiquent l'âge, il y a aussi et surtout les cornes, d'après le nombre de sillons circulaires qu'elles présentent. Il est admis que le premier sillon doit compter pour trois ans et que les suivants comptent chacun pour un an, de sorte qu'une vache sur les cornes de laquelle on compte sept sillons a assez exactement l'âge de dix ans. Le truc du marchand consistera à râper la corne de façon à supprimer un certain nombre de sillons, à l'aide d'une râpe maniée doucement et lentement, pour n'enlever qu'une couche de corne extrêmement légère. Il emploiera ensuite le papier de verre, qui fera disparaître les dernières aspérités et rendra la corne parfaitement lisse. Il n'y aura plus qu'à lubrifier la surface avec de l'huile ordinaire, un vernis quelconque ou mieux encore cette matière qu'on appelle le cerumen, qui se trouve dans le fond de l'oreille et qui, étendue sur la corne, lui donnera une coloration jaunâtre assez heureuse.

Faute de cette indication, des sillons de l'étoi corné, il reste encore celle des dents. Chez le bovidé, les incisives sont complètement remplacées à cinq ans. Si l'acheteur

trouve la mâchoire inférieure garnie de chicots jaunâtres, espacés les uns des autres et branlants au toucher, il saura que la bête est vieille; il ne pourra pas préciser son âge exactement, mais il saura qu'elle est au bout de sa carrière et qu'elle n'est plus bonne à rien, pas même à fournir une viande de passable qualité.

C'est surtout sur les vaches laitières que s'exerce l'esprit inventif des marchands de bestiaux pour vendre comme bonne laitière une vache, qui plus tard fera le désespoir de l'acheteur. La bonne laitière se caractérise par la conformation et le développement des mamelles. Or, pour développer celles-ci plus qu'elles ne le sont naturellement, il suffit de ne pas traire la bête de vingt-quatre heures avant de la présenter à la vente. Mais, le pis énorme est devenu en même temps douloureux au point de rendre la marche de l'animal pénible, et puis le lait coule goutte à goutte, ou même à jet continu, par la pression de la masse liquide; pour obvier à cet inconvénient, le maquignon effectue sournoisement de légères traites, de manière à enlever le trop-plein du pis, tout en laissant assez de lait pour distendre les mamelles.

Il y a d'autres moyens que le volume du pis pour reconnaître la bonne laitière. Par exemple, la peau d'une bonne mamelle ne doit être recouverte que de poils fins et soyeux; ainsi, le marchand qui a toujours en poche une paire de ciseaux dont il se sert adroitement pour couper les poils trop longs ou mal placés, ne manque pas de faire disparaître ceux-ci de la peau des mamelles de sa bête. De même, il coquera les poils qui se trouvent sur le garrot ou à l'origine de la peau, et ainsi, le dos paraîtra plus droit et la queue mieux attachée.

Il fera aussi les onglons, c'est-à-dire qu'il raccourcira, à l'aide d'une cisaille et d'un

rogne-pied, les onglons auxquels le séjour continu de l'étable a donné une longueur démesurée. Ce n'est pas là une manœuvre frauduleuse, elle rétablit l'aplomb du pied, faute duquel on voit assez souvent, dans les laiteries des villes, de bonnes laitières qui ne sortent jamais de l'étable, marcher littéralement sur les talons, gênées qu'elles sont par la longueur de leurs onglons.

Pour donner du ventre à une bête trop maigre ou que les promenades à travers les champs de foire ont fatiguée, le marchand lui fera manger du son sec, puis lui administrera un ou deux litres d'eau fortement salée; un quart d'heure après, il la conduira à l'abreuvoir où elle boira avec avidité. Le son se gonflera et le flanc gauche prendra bientôt une forme rebondie, peu importe, du reste, que la bête ait le lendemain une indigestion, si elle est vendue. Le truc est fréquemment employé, même avec des bêtes grasses parce que l'eau salée les fait haver plus abondamment.

Pour faire passer comme fraîchement vélée une vache qui a mis bas depuis un certain temps déjà, on met à côté d'elle un veau dont elle n'est pas la mère; certaines vaches l'acceptent facilement et alors le truc a bien des chances de réussir car il n'y a guère de signes qui permettent de s'assurer si une vache a velé depuis plus ou moins longtemps, à moins de faire l'exploration vaginale, ce dont l'acheteur, s'il n'a pas des notions d'art vétérinaire assez étendues est parfaitement incapable.

Un autre truc est celui qui consiste à vendre comme fraîche vélée, une vache qui vient non pas de vêler, mais d'avorter. Cette manœuvre est fort préjudiciable à l'acheteur, parce qu'elle va apporter dans son étable le germe de l'avortement épidémique. Cela se fait et se fera encore jusqu'à ce qu'une loi mette l'avortement au nombre des

Fenilleton du *Pays du dimanche* 7

Le Sergent de ville

par Berthe Balley

Jeanne est morte doucement, calme, résignée. Jacques Verdier a tenu parole. Il a pris avec lui Henri et Henriette et leur a servi de père.

Henri est devenu un habile mécanicien comme autrefois son oncle. Il est employé comme tel au chemin de fer du Nord. Il a fait son service militaire; c'est un bon sujet, comme le déclare son livret. Il arrivera.

Henriette est devenue une charmante jeune fille, et c'est pour Jacques un bonheur

de la regarder, car elle ressemble à sa mère. Il n'a qu'un chagrin, c'est qu'elle va bientôt le quitter pour épouser un chef de gare de la ligne du Nord, ami d'Henri, mais il n'est pas égoïste et sera heureux de son bonheur.

Depuis qu'il est sergent de ville, il n'a cessé de donner des preuves de son courage et de son dévouement. Il a obtenu plusieurs médailles et a été nommé brigadier des gardiens de la paix.

Henriette est mariée et partie. Le pauvre oncle est triste. Il se dit que sa tâche est accomplie... qu'il pourrait bien maintenant aller rejoindre son frère, qui doit, dans l'autre vie, lui avoir pardonné, et celle qu'il a tant aimée!

Jacques s'était couché... Le bruit des voitures de pompiers passant dans sa rue le réveille. Il se lève... le ciel est rouge... le feu est près de là. Prenant à peine le temps de se vêtir, il court au feu... Il arrive! La maison est en flammes... Les pompiers ne peuvent que circonscrire l'incendie... préserver les maisons voisines... On croit tous les locataires sauvés, mais une femme s'élance : — Mon enfant!... dans son berceau... au troisième!

Elle veut se précipiter dans la fournaise, mais un homme l'a prévenue. C'est Jacques. Il disparaît, reparait à l'une des fenêtres, tenant dans ses bras l'enfant. Un pompier grimpe à l'échelle de corde. Il le lui tend.

Un cri d'épouvante retentit. L'enfant est sauvé, mais une poutre enflammée s'est

maladies contagieuses nécessitant la mise en surveillance et la séquestration des animaux composant une étable infestée.

En somme, les trucs dont peuvent se servir les marchands de bestiaux ne sont ni bien sérieux, ni dangereux, sauf le dernier qui pourrait exposer son auteur à des poursuites judiciaires et à de gros dommages-intérêts. Si l'acheteur ouvre bien les yeux et se rend compte de tout, il y a beaucoup de chances pour qu'il ne soit pas dupé.

Jean d'ARAULES,

Professeur d'Agriculture.



La statue brisée

(Suite et fin)

Tout à coup, je le vis se pencher en avant, un léger cri passa entre ses lèvres....

Puis il se releva, tenant cette fois à la main les débris de la tête de la statue.

Il y a vingt ans de cela ! Je n'ai jamais oublié l'expression du visage de mon oncle.

Ses lèvres frémissaient, ses paupières retombèrent lourdement. Je l'entendis s'écrier, mais d'une voix si étrange et si rauque :

Qui donc a pu faire cela ?

En même temps, il cherchait la trace du déprédacteur, et, presque aussitôt, la trouva.

Alors, pour la première fois, je m'aperçus que j'étais nu-tête.

Mon oncle venait de relever ma casquette.

— Michel ! murmura-t-il. J'aurais dû lui défendre de venir ici !

Mon oncle, par ces paroles, semblait prendre sur lui-même une part du délit....

Il y avait dans ses yeux une souffrance aiguë qui m'apitoyait, en même temps qu'elle commandait mon respect.

Pour la première fois je me sentais attiré vers lui....

Tout boitant, les jambes à demi nues, car mon premier soin avait été de faire glisser mes bas pour qu'ils ne s'attachassent pas aux écorchures des genoux, dont je ne m'étais pas aperçu d'abord dans la douleur de la confusion, les doigts maculés de terre et de sang, je m'avançai vers lui.

Sitôt, comme s'ils fussent partis du cœur, des mots de compassion, l'un pour l'autre, jaillirent de nos lèvres.

— Mon pauvre enfant ! dans quel état es-tu !

— Oh ! mon oncle, je vous ai fait de la peine !

Il ne répondit pas ; les lèvres serrées, il déposa soigneusement dans l'herbe les morceaux de plâtre qu'il tenait à la main, me fit asseoir sur un banc de gazon, un banc

abattue sur Jacques qui posait le pied sur le premier échelon, et, parmi les débris fumants, il tombe.

On le transporta mourant à l'hôpital.

Le lendemain, une foule énorme et recueillie suivait le convoi du malheureux Jacques Verdier. Henri et Henriette pleuraient à fendre l'âme. Le préfet de police lui-même avait tenu à accompagner en personne à sa dernière demeure ce modeste héros qui avait si noblement racheté le passé, et l'on voyait sur le cercueil, au milieu des fleurs, l'uniforme du brigadier des gardiens de la paix sur lequel se détachait un objet brillant. C'était la croix d'honneur que le préfet de police avait lui-même attachée sur la poitrine du sergent de ville.

Berthe BALLEY.

circulaire à dossier, puis, allant chercher un arrosoir qu'il avait déposé derrière le massif, trempa son mouchoir dans l'eau et pensa mes blessures.

Le froid de la compresse me donnait envie de crier, je me retins.

Un peu de courage, après l'instinctive lâcheté de ma fuite, ce n'était vraiment pas trop pour manifester à mon oncle les regrets de la contrariété que je venais de lui causer, et dont je devinais l'étendue, sans, je l'avoue, en bien comprendre la cause.

La contrariété ? Non, ce n'était pas là le terme exact. C'était plus que de la contrariété, je le sentais bien.

Pour tout dire, beaucoup de curiosité se faisait jour au travers de mon remords, car, enfin, le préjudice était léger. Avoir achevé de briser la moitié inférieure d'une tête de plâtre et cassé trois branches de phlox, effeuillé deux ou trois roses qui auraient été fanées demain....

Il n'était pas possible que ces minces dégâts, que le moindre errant ou un violent orage pouvaient tout aussi bien commettre que moi, eussent affecté mon oncle au point de le transformer, lui, l'être indifférent, et qui me semblait si laconiquement banal en ses propos, en bon Samaritain douloureux.

Je soupçonnais que je m'étais heurté à un souvenir... Lequel ?

Sans doute, pendant que mon oncle enlevait avec une précaution qui ne laissait pas de me faire souffrir atrocement les menus cailloux entrés dans mes étroites plaies, il devait faire aussi des réflexions qui étaient la réplique des miennes. Sans doute, il jugea qu'il ne fallait pas me laisser chercher à côté de la vérité.

Quand il eut achevé son œuvre de bienfaisance, il s'assit près de moi.

J'aurais bien voulu l'interroger ; j'en osais. Lui, d'abord, resta pensif, puis, prenant la parole :

— Mon enfant, la seule observation que je sois en droit de te faire, c'est que tu aurais dû remarquer combien ce tout petit coin était soigné au milieu du désordre et de l'abandon du reste. Cet abandon et ce soin sont voulus. Tu es trop grand, et tu viens trop familièrement ici, pour que je te laisse croire à un caprice ou à une fantaisie qui ne seraient pas dans mon caractère.

D'ailleurs, dans le très court récit que je vais te faire, tu puieras, à l'âge auquel les velléités d'indépendance se manifestent souvent, une leçon d'obéissance et de prudence, une leçon cruelle.

A l'époque dont je te parle, époque néfaste où un nuage s'est étendu sur toute ma vie, j'avais environ seize ans. Depuis deux années, je me croyais fort capable de me diriger moi-même, et n'écoutais plus les conseils de mes parents qu'avec la conviction que leurs vues étaient étroites et leur caractère timoré....

Mon parrain m'avait fait cadeau, lorsque j'avais passé mon baccalauréat, d'un fusil de chasse.

On était au mois d'août... Pour tromper mon impatience, avant l'ouverture, je tirais des oiseaux dans l'intérieur de la propriété.

C'était pour ma mère une cause d'inquiétude continue. Plusieurs fois, elle m'avait enjoint de ne pas prolonger ce que j'appelais « mes parties de chasse » au delà de 8 heures du matin, pour que mes frères et mes sœurs puissent circuler en toute sécurité.

J'étais l'aîné ; sottement imbu de l'idée de

droits que je m'étais forgée, je trouvai mauvais l'interdit.

— Il serait bien plus simple, pensais-je, d'obliger les autres à rester sur la terrasse...

D'humeur odieusement laquaine, je me vengeai sur les « petits » de la contrainte qui m'était imposée, en les visant avec ma carabine déchargée, quand eux et moi étions hors de la vue de mes parents.

J'aimais les miens cependant, ma mère surtout ; j'éprouvais parfois de poignants regrets de l'affliger, et cependant je me laissais entraîner à cette sensation âpre et acide dans laquelle l'esprit mord, comme la bouche dans un fruit vert que l'on s'obstine à sucer.

C'est la sensation la plus malsaine et la plus dangereuse de cet âge-là ; elle conduit à une rage froide qui nous mène jusqu'aux extrêmes limites du mal : elle met l'âme en péril de divorce avec Dieu, car elle détruit la charité.

Trois jours avant l'ouverture de la chasse, comme je partais avec mon fusil, ma mère me rappela.

— Dans une demi-heure, me dit-elle, cesse de tirer ; les enfants iront goûter dehors...

Je ne répondis pas... Ma mère, à deux ou trois reprises, renouvela sa recommandation...

Je me retournai enfin, et criai, inconvenant et maussade :

— J'ai entendu.

Je crois qu'une malédiction du ciel tomba déjà sur moi pour cette insolence...

Après avoir parcouru la propriété, brûlé beaucoup de poudre, multiplié les coups de fusil après l'heure indiquée, pensant, au fond de moi-même, que je forçais ainsi ma mère à garder les enfants, je vins là.... où nous sommes, et m'assis sur ce banc.

La statue de plâtre frappa mes yeux. C'était une cible à laquelle je n'avais pas songé.

Trois heures sonnèrent distinctement à l'église du village.... Je sursautai....

Après tout, pourquoi me limitait-on ainsi le temps ? D'ailleurs, les enfants ne venaient guère de ce côté ?

J'ajustai la tête de la statue....

Le coup partit, en même temps j'entendis le fracas du plâtre brisé, puis, presque aussitôt, un cri déchirant....

D'abord, je restai immobile, pétrifié.... puis, brusquement, je me levai....

Comme d'instinct, dans la force du rappel de ses souvenirs, mon oncle s'était mis debout.... il était blême, ses mains, fines et maigres, tremblaient.... Il continua :

— Je me jetai en avant....

Là, derrière le massif, une de mes sœurs était tombée dans une mare de sang....

J'allais me précipiter vers elle, quand je fus violemment heurté ; ma mère me devançait ; déjà la tête de l'enfant était soulevée sur ses bras....

A genoux, de l'autre côté, je voulus l'aider....

Michel, tu entendas dire que l'on ignore si Ève a maudit Caïn après le meurtre volontaire d'Abel....

Ma mère me maudit, et moi je n'avais pas eu la volonté du meurtre.

Cette malédiction me sembla mille fois plus terrible que celle de mon père, qui me fondroya dans sa colère désespérée.

— Tu es trop jeune pour que je te dépeigne l'enfer qui fut en moi.... Tu dois être averti, et non impressionné.

Ma sœur vécut, mais longtemps elle souffrit.